

Triple agent
Le discours de la méthode
Triple agent — France / Grèce / Italie / Russie / Espagne 2004,
111 minutes

Denis Desjardins

Numéro 236, mars-avril 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59042ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desjardins, D. (2005). Compte rendu de [Triple agent : le discours de la méthode / *Triple agent* — France / Grèce / Italie / Russie / Espagne 2004, 111 minutes]. *Séquences*, (236), 48–48.

TRIPLE AGENT

Le discours de la méthode

Denis Desjardins

De prime abord, le sujet peut étonner. Les manigances d'un Russe blanc, militaire exilé à Paris, à l'époque du Front populaire, paraissent mal s'intégrer à l'univers d'Éric Rohmer. En tout cas, pour traiter d'espionnage dans la France de 1936-1937, qui aurait songé spontanément à

art révolutionnaire selon lui mais décadent, ou du moins incompréhensible, pour le Russe blanc, lequel n'est pas fêru pour autant du réalisme socialiste cher à Staline. Comme créateur, Rohmer reste en retrait de ce débat, optant pour un dépouillement formel qui finit par lasser. Il n'y a donc pas ici de correspondance réelle entre récit et écriture filmique. Autrement dit, outre l'intégration habile mais banale de films d'actualités des années d'avant-guerre, **Triple Agent** privilégie ce dont les anti-Rohmer se sont maintes fois gaussés : le dialogue filmé. Ce cinéaste montre peu, il est vrai ; il suggère. Chez lui, souvent, le personnage raconte l'événement. Dans d'autres films l'invention visuelle est néanmoins toujours là, quoique parcimonieuse ; ici, elle est absente. Difficile de le nier : **Triple Agent** n'étonne pas. Fiodor se perd et nous perd dans ses péroraisons justificatrices, et Rohmer ne propose nul contrepoint visuel.

Reste l'histoire, et notamment l'antagonisme des deux couples présentés, tempéré par une certaine sympathie entre les deux femmes. Mais plus creux encore est le fossé qui sépare le couple Fiodor/Arsinoé, en apparence si harmonieux. À l'origine de leurs différends, il y a la confiance qu'Arsinoé accorde à son mari, et qu'il semble trahir, au profit de quelle cause ? Nous ne le saurons jamais avec certitude — comme ce fut le cas pour le fait divers dont Rohmer s'est inspiré librement. Tout près d'être coincé, Fiodor Voronine devra prendre la fuite.

Triple Agent n'étonne pas. Fiodor se perd et nous perd dans ses péroraisons justificatrices, et Rohmer ne propose nul contrepoint visuel.

Qu'on me pardonne cette outrecuidance qui n'est peut-être qu'un fourvoiement, mais j'ai vu dans cette fuite la métaphore d'un grand artiste, célébré notamment pour la verve éblouissante de ses personnages et la rigueur de son écriture, qui, après avoir bâti une œuvre forte et originale un demi-siècle durant, doit déclarer forfait : n'ayant plus rien de fondamental à exprimer et coincé par l'implacable ultimatum du temps, par les attentes de ses admirateurs ainsi que par la hargne de ses détracteurs, le créateur vieillissant et las s'enfuit, renonçant à expliquer ses choix idéologiques, esthétiques et politiques. À l'instar de Fiodor, qui dit vouloir se contenter d'être « un pur technicien, au service de [son] pays », Rohmer paraît se contenter ici d'être un simple réalisateur, au service du cinéma.

■ **TRIPLE AGENT** — France/Grèce/Italie/Russie/Espagne 2004, 111 minutes — **Réal.** : Éric Rohmer — **Scén.** : Éric Rohmer — **Images** : Diane Baratier — **Mont.** : Mary Stephen — **Dir. art.** : Antoine Fontaine — **Cost.** : Pierre-Jean Larroque — **Int.** : Serge Renko (Fiodor), Katerina Didaskalou (Arsinoé), Amanda Langlet (Janine), Emmanuel Salinger (André), Cyrielle Clair (Maguy). — **Prod.** : Françoise Etchegaray, Philippe Liégeois, Jean-Michel Rey — **Dist.** : Séville.



Rohmer opte pour un dépouillement formel

l'auteur des *Comédies et proverbes* ? Pourtant, malgré son intérêt connu pour les thématiques intimistes, Rohmer n'est pas qu'un sociologue de l'âme ; ses récits sont toujours ancrés dans l'époque où ils se situent. Les interrogations d'ordre moral, on le sait, nourrissent son œuvre ; après des Contes moraux circonscrits au cadre amoureux, histoire et politique sont progressivement abordées dans *Perceval le Gallois*, *L'Arbre*, *le maire et la médiathèque*, *L'Anglaise et le duc*, toujours dans une optique moraliste. En second plan, s'articule aussi un débat sur le sens de l'art. La forme des films de Rohmer, dans les meilleurs cas, est conséquente du sujet traité ; ainsi, pour *Perceval*, le réalisateur, après un voyage dans le temps, semble avoir mis une caméra dans les mains de Chrétien de Troyes, lui disant : voilà, tournez cette chanson de geste comme vous l'avez écrite, en symbiose avec l'esthétique de votre temps. *L'Anglaise et le duc*, grâce aux décors peints à l'ancienne, est un film du 19^e siècle.

Triple Agent ne procède pas exactement ainsi. Ce film — le seul dont son auteur a lui-même connu l'époque où il se déroule — cherche son style sans vraiment le trouver. Le questionnement esthétique se limite ici à des discussions sur la modernité en peinture. Les contradictions sont mises en évidence : le communiste se passionne pour les cubistes,